

UN HIVER À PARIS SOUS LE CONSULAT

Johann Friedrich Reichardt

Extrait du livre paru chez Tallandier

2003

Notes de Thierry Lenz



Johann Friedrich Reichardt

Le musicien allemand Johann Friedrich Reichardt 1752-1814, ancien maître de chapelle de Frédéric le Grand, arrive à Paris. Proche des idéaux de la Révolution, il est admis dans les milieux officiels du Consulat. Son témoignage, 43 lettres, sur la vie de l'époque à Paris est exceptionnel :

5 décembre 1802.

Aujourd'hui j'ai à vous initier aux mystères du cérémonial. C'est une question qui est devenue une grosse affaire, non seulement pour les audiences du Premier consul, mais même pour celles des ministres.

Chez Talleyrand (Talleyrand était alors ministre des Relations extérieures.)

« Bien que je sois très recommandé à Talleyrand, il a exigé que je lui fusse présenté dans les règles, par notre envoyé, avant d'être admis chez le Premier consul. Tous les envoyés ont, du reste, été avisés qu'ils ne devaient plus s'occuper que des personnes reçues à leurs cours respectives ou des gens d'une notoriété exceptionnelle. Il faut donc prévenir le ministre des affaires étrangères, lui soumettre la liste des personnes sollicitant une audience du Consul et les lui présenter à lui-même, préalablement à l'audience. On ne va chez le ministre qu'en costume: le noir est toléré pour ceux qui n'ont pas de fonctions; mais le catogan, les manchettes, l'épée et les souliers à boucle sont de rigueur.

C'est samedi, à deux heures, que notre envoyé m'a conduit chez Talleyrand. Dans le salon d'attente, il y avait une centaine d'Étrangers devant paraître, le lendemain à l'audience consulaire. Le nouvel ambassadeur anglais, lord Whitworth (1), amenait à lui seul trente-six de ses compatriotes faisant pour la plupart partie de sa légation. Les Anglais entraient dans le cabinet de Talleyrand au moment où nous arrivions; nous avons donc dû attendre un certain temps. Les ambassades autrichienne et russe avaient passé les premières; les Espagnols ont suivi les Anglais, notre tour n'est venu qu'après.

Talleyrand nous a à peine laissé le temps de lui faire quelques compliments. Avec son air fatigué, sa physionomie maussade et son grand habit bleu chamarré de broderies d'argent, il ne répond guère à l'idée que l'on a de sa haute capacité. Après quelques phrases de politesse, il n'a parlé que du cérémonial à observer le lendemain, en nous avertissant que nous pourrions assister « en uniforme » à la grande parade qui précéderait l'audience; ses instructions données, il nous congédia. Pendant l'audience, nous avons fait porter nos cartes chez les quatre préfets du palais et chez Mme Talleyrand, — une certaine Mme Grant que le ministre vient d'épouser (2). Dans la soirée, la série de mes présentations a été complétée chez les deux autres consuls et chez les ministres par le dépôt de ma carte, formalité indispensable si l'on veut être admis à leurs réceptions. — Jeudi prochain, il faudra me faire présenter à Mme Bonaparte; et dimanche, pendant l'audience du Premier consul, ma carte devra être remise préalablement chez sa femme. »

Notes

(1). Ancien ambassadeur d'Angleterre à Saint-Petersbourg, Whitworth avait trempé dans le complot visant à déposer le tsar Paul I^{er}, finalement assassiné par les conjurés. Sa nomination à Paris après la paix d'Amiens avait jeté un froid: on le savait ennemi irréductible de la Révolution française. Dès la signature de la paix, des milliers de Britanniques avaient franchi la Manche pour venir visiter la France. Ils ont d'ailleurs laissé des dizaines de livres de souvenirs dont une synthèse a été publiée par Hemi Fauville, *La France de Bonaparte vue par les visiteurs anglais*, Edisud, 1982

(2). Talleyrand, évêque détroqué, avait épousé, le 10 septembre 1802, Catherine Noël Worlée, divorcée de Georges-François Grant (ou Grand). Ce mariage avait fait l'objet d'une autorisation spéciale du Saint-Siège, arrachée à l'occasion des négociations du Concordat.